

Les enjeux du développement vus de différentes régions du monde

ANTOINE DZAMAH

CHARLES BERTILLE

THOMAS LECOURT

AMANDINE ET GUILLAUME SCHLUR

FRANÇOIS PROUTEAU* : Après Pie Tshibanda, nous allons poursuivre sous le signe du témoignage avec Antoine Dзамah, qui nous vient du Togo, Charles Bertille, de Malaisie – tous deux membres du conseil d’administration de *Fondacio* – et trois jeunes volontaires de la *Délégation catholique pour la coopération*, Thomas Lecourt, qui s’est rendu au Paraguay, Amandine et Guillaume Schlur, partis à Madagascar.

Fondacio est un mouvement chrétien doté d’une forte dimension œcuménique. Sa vocation est d’être « chrétien pour le monde », en d’autres termes, d’aider à ce que les chrétiens du monde soient vraiment chrétiens, à ce qu’ils soient des baptisés vivant en disciples de Jésus et des chrétiens engagés. La spiritualité de *Fondacio* est donc une spiritualité en action, tournée vers le

* François Prouteau est président de *Fondacio*.

développement et la transformation personnelle, vers la conversion personnelle. C'est aussi une réflexion sur l'engagement à partir de la vocation.

La vocation peut soit être un appel intérieur, soit naître d'une provocation, d'une situation du monde qui appelle à l'engagement. Les actions de Fondacio sont centrées vers l'humain, elles visent à favoriser l'autonomie de la personne, en s'ajustant au plus près des besoins de l'autre et du pays, et surtout en respectant et composant avec les cultures locales. En somme, nous cherchons à aider les populations à devenir les acteurs de leur propre développement. Il ne s'agit pas de penser pour elles, mais de les accompagner dans leur cheminement. Les témoignages de Charles et d'Antoine vont nous permettre de découvrir quelques projets de développement mis en place en Afrique ou Asie.

Au Togo, nous gérons 60 écoles primaires, 5 lycées et accompagnons 200 producteurs, nous formons une quarantaine d'apprentis par an, nous travaillons avec des comités d'aide villageois et des chefs de village. Nous sommes aussi engagés dans l'accueil des enfants des rues et présents auprès des personnes atteintes par le VIH. Enfin nous organisons une aide au micro-crédit pour démarrer ou soutenir un projet professionnel. Derrière toutes ces actions, des hommes et des femmes togolais se mettent debout. Et c'est d'ailleurs notre slogan : « Des Africains debout pour une Afrique debout. »

FRANÇOIS PROUTEAU : *Antoine, tu es entrepreneur, comment vois-tu ces enjeux du développement et ces enjeux climatiques ?*

ANTOINE DZAMAH* : Quand je suis entré dans cette salle ce matin, j'étais perdu. Non que je ne connaisse pas l'Europe, mais votre assemblée m'a impressionné. Je me suis dit : « Que vais-je leur dire ? » Alors, puisant aux sources de mes racines, il m'est venu ce chant : *E milawoe looo milawoe e milawoe looo milawoe. E mile ve tsan milalawoe, e mile ton tsan milawoe milawoe looo milawoe*, « Nous allons le faire, nous allons le réussir. À deux nous allons le réussir, à trois nous allons le réussir. »

Ce matin, j'ai entendu des paroles fortes, des paroles qui apportent l'espérance, l'espérance pour l'Afrique. Parce que c'est pour elle, c'est pour l'Afrique que mon cœur vibre. Mais ces paroles apportent aussi l'espoir pour

* Antoine Dzamah est vice-président de *Fondacio* et coordinateur de *Fondacio Afrique*.

notre monde. En vous écoutant, j'ai compris qu'il existait des solutions aux graves problèmes qui se posent à notre monde. Je repartirai avec ce message et vous remercie de m'avoir donné et cette conviction et cette espérance !

Un passé riche ; des potentialités immenses

François vous l'a précisé, je viens du Togo. Les Togolais disent toujours que le Togo, c'est l'Afrique en miniature. L'Afrique, berceau de l'humanité, a vu naître de grandes civilisations, elle a vu le développement de grands empires, mais, hélas, sa rencontre avec le reste du monde et avec la modernité a été difficile. Cette rencontre est passée notamment par la traite négrière et la colonisation.

Cette Afrique, qu'on dit sous-développée, est convoitée depuis toujours pour ses immenses richesses naturelles. On dit qu'un tiers des réserves mondiales de minerais se situent en Afrique. Je viens de la région du Sud Togo où on exploite le phosphate depuis 50 ans. Mon village n'existe plus. Mes enfants ne peuvent pas voir l'endroit où je suis né. Rien. Parce que ce village est situé sur un gisement de phosphate. Un jour, un de mes neveux a demandé à son père qui travaillait dans la mine : « Que faites-vous des milliards que génère l'exploitation du phosphate ? » La question est restée sans réponse. Cette réponse viendra sûrement un jour.

L'Afrique, c'est aussi un continent dont la population est en forte croissance. Depuis 2010, nous avons passé le cap du milliard d'habitants dont plus de 50% sont des jeunes. L'Afrique est donc un continent jeune de plusieurs manières : la population est jeune, les États sont jeunes. La majorité d'entre eux sont devenus indépendants en 1960. Ils ont à peine 60 ans aujourd'hui.

Et l'économie, où en est-elle ? Les possibilités économiques sont peu exploitées. Mais, ces dernières années, un début de croissance économique se fait remarquer. L'Afrique compte de plus en plus de riches. Les très fortunés, qui possèdent au moins 30 millions de dollars, représentent 3 500 personnes en Afrique en 2014. Leurs avoirs se monteraient au total à 395 milliards de dollars ! Une somme très impressionnante, surtout si on la convertit en francs CFA ! Ces ultra-riches sont environ 450 à Lagos, à 4 ou 5 heures de voiture de chez moi.

Et en face, la pauvreté, la misère. On rencontre une jeunesse sans solides racines culturelles. Cette jeunesse vit un drame car elle est écartelée entre deux mondes. Elle vit en Afrique mais elle est tournée vers l'Europe, vers

l'Occident. Aujourd'hui, en Afrique, on voit fleurir les téléphones portables, on peut être connecté dans n'importe quel endroit. Et l'on s'étonne parfois de voir des antennes paraboliques dans des bidonvilles où la population dispose à peine de quoi manger ! D'un côté, c'est une grande opportunité que l'Afrique soit ainsi plus que jamais ouverte sur le monde. Mais, d'un autre côté, comment ne pas comprendre que les jeunes aient envie de partir, de quitter la misère, de se rendre ailleurs, dans un monde où – du moins de loin – tout paraît aller bien.

J'étais ému tout à l'heure quand j'écoutais Pie. Quelqu'un lui a demandé si ses enfants souhaitent rentrer ou rester. « Aucune terre hospitalière ne peut remplacer le pays natal », dit un de nos proverbes. On sera toujours en exil tant qu'on n'est pas rentré chez nous. C'est fondamental de le comprendre et de le vivre. Ceux qui en ont fait expérience le savent.

Mais aussi beaucoup de drames

Et puis l'Afrique, ce sont aussi beaucoup de guerres, des guerres civiles, des guérillas, des dictatures, de la corruption, des pillages. C'est une population globalement pauvre, mais avec une minorité richissime. Dans les rues de Lomé, vous croisez toutes sortes de voitures. Parfois, quand vous entrez dans certaines maisons, quand vous voyez certaines voitures passer, vous vous demandez si vous êtes encore au Togo.

Cette rencontre nous réunit autour du thème du réchauffement climatique et des changements climatiques inhérents à ce réchauffement. Les transformations de l'environnement que vit la planète aujourd'hui représentent une immense menace pour l'Afrique. Particulièrement pour les plus pauvres car ce sont eux qui sont les premières victimes des famines, des déplacements de populations, de la déforestation. Dans les environs de mon village, j'ai vu disparaître en 40 ans des milliers et des milliers de baobabs. Il y a 20 ans, je récoltais beaucoup de miel, jusqu'à 10 litres de miel par ruche. Aujourd'hui, sur la ferme, il n'y a plus de ruche, car il n'est plus possible de capter un essaim d'abeilles. Ces baobabs qui offraient un cadre de vie pour les abeilles n'existent plus. De la même manière, quand j'étais petit dans mon village, nous ne connaissions pas la faim. Nous allions dans la brousse cueillir des ananas, des mangues, des bananes. Aujourd'hui, des enfants de mon village vont à l'école le ventre creux. Et pourtant nous travaillons plus que jamais. Mais les pluies ne sont plus au rendez-vous. Elles sont devenues irrégulières

et insuffisantes. En cette année 2015, pendant la grande saison des pluies, certains n'ont pas même récolté un panier de maïs.

Agir pour l'Afrique

Quelques mots pour l'avenir. On constate deux tendances : d'un côté, les pessimistes pensent qu'il n'y a plus rien à faire sur le continent et qu'il faut aller ailleurs rejoindre le monde où il fait bon vivre, c'est-à-dire l'Europe, l'Occident. Mais ce n'est heureusement pas la majorité. De l'autre côté, se trouvent des adultes qui croient en l'avenir de l'Afrique, qui sont persuadés qu'ensemble on peut faire quelque chose. Il existe de plus en plus d'organisations partout en Afrique, qui vont dans les villages et dans les villes pour réfléchir à l'avenir et donner la main aux autres. Les volontaires qui viennent jouent un rôle important dans nos sociétés.

Prenons l'exemple de Sichem, une organisation qui se bat depuis 25 ans pour l'autopromotion des communautés villageoises au Sud Togo à travers des projets de santé et d'autres projets coopératifs. La devise de Sichem est *gbenodu* qui veut dire « ensemble » en togolais. Car, comme on le dit chez nous : « C'est ensemble qu'on met une pirogue à l'eau. » Un autre proverbe ajoute : « Seul, on ne peut pas castrer le verrat », ou encore « Une source n'est jamais grande. » Car, c'est vrai, la source est toujours petite, mais l'eau coule. Voilà des paroles de sagesse, qui nous ont aidés à nous mettre ensemble.

Comment s'est créée Sichem ? Avec quelques jeunes, nous nous sommes dit que nous avions eu une opportunité que tout le monde n'a pas ici : celle d'aller à l'école, de voyager. Nous avons décidé de mettre nos connaissances au service de nos populations et nous avons créé cette organisation.

Gbenodu, c'est d'abord un travail d'animation, de conscientisation à travers des outils simples tels ces deux villages que vous voyez sur l'écran. Si on les observe bien, on voit que l'un est bien organisé, tout en harmonie, tandis que l'autre est désorganisé. Quand nous faisons de l'animation à partir de ces deux images, nous sommes souvent impressionnés par la qualité de l'analyse et par les conclusions faites par ces paysans qui n'ont pas été à l'école. Un jour, un membre d'une communauté a regardé dans le ciel du village de Ketapui et il a vu qu'il n'y avait pas d'oiseaux. « Ce village, nous a-t-il dit, ça ne va pas du tout. Il n'y a même pas d'oiseaux dans son ciel. » Pour nous, c'est important de voir à quel point tous les villageois sont sensibles à notre démarche,

combien tous portent en eux le désir que quelque chose de bien se passe dans leur village. Nous essayons par notre talent et notre animation d'impulser une vie communautaire, une vie où on cherche à aller au-delà de nos divergences afin de penser *ensemble* le village, d'organiser et rêver le village pour qu'il y ait simplement de l'eau potable à boire, ce qui n'est pas évident dans tous les villages. À 20 km de Lomé, on trouve des villages sans eau, sans école primaire, sans case de santé. Et le paludisme, pour lequel aujourd'hui beaucoup de médicaments efficaces ont été développés, continue à tuer des milliers et des milliers de personnes.

La foi chrétienne comme socle de développement

Les proverbes nous ont inspirés. Notre foi en Christ aussi. Ce que nous avons reçu de l'Église fonde ce que nous avons vécu de la spiritualité de Fondacio. Une spiritualité dont le leitmotiv, rappelons-le, est de « mettre les hommes debout » afin que tout homme soit acteur de son devenir. Car nous pouvons être co-créateurs avec Dieu de notre vie et de la vie de nos communautés. Dieu est au-dedans de nous, il veut agir avec nous et non pas à notre place. Cette prise de conscience a complètement changé notre vie et notre regard.

J'ai eu la joie tout à l'heure de croiser sœur Laurence, sœur du Cénacle. Les sœurs ont confié à l'équipe de *Sichem* une mission importante : construire leur centre spirituel. C'était une aventure périlleuse pour les sœurs du Cénacle, mais c'était une aventure grandiose pour nous et pour ces jeunes qui ont quitté l'école à 15 ans, de devenir des ouvriers capables de travailler sur des chantiers français.

La foi chrétienne porte un regard sur toute la personne, sur toutes ses composantes spirituelles, sociales, culturelles, économiques. L'homme n'est pas seulement un sujet économique, contrairement à ce que laissent penser certains. J'ai été heureux ce matin d'entendre dire que notre conversion doit toucher tous les domaines de la vie de la société. Tous. On a trop mis en avant l'économie. Mais toute la vie de la société doit être prise en compte.

Pour conclure, je vous dirai qu'un autre monde est possible, j'en garde l'espérance. Et plus encore depuis ce matin. Il n'est pas question de vivre dans la peur et le repli sur soi. Il est temps d'inventer d'autres visions du monde, en toute responsabilité, en puisant en toute liberté dans nos cultures et dans nos religions.

FRANÇOIS PROUTEAU : Charles, vous vivez en Malaisie, où vous travaillez, ainsi qu'aux Philippines et à Myanmar. Vous avez suivi une formation en sciences de l'éducation, en management, en théologie et développement communautaire. Nous vous écoutons.

CHARLES BERTILLE* : Je suis le fils d'un émigré. Mon père a émigré d'Inde et c'est ainsi que je suis né en Malaisie. La Malaisie est un pays particulier, au carrefour de l'Asie du Sud-Est, au confluent des grandes cultures et des grandes religions d'Asie. L'Asie est si vaste, si diverse, qu'on peut difficilement en parler. Tout au plus peut-on dire que trois caractéristiques définissent ce continent.

La pauvreté. Si l'on situe l'indice de pauvreté à moins de 1,5 \$ par jour, un tiers de la population asiatique vit en-deçà de ce seuil de pauvreté. Si on intègre d'autres critères, et notamment l'insécurité alimentaire et la vulnérabilité, on atteint même 50 % de la population.

La diversité religieuse et culturelle. L'Asie est le berceau des principales religions du monde et des plus anciennes cultures. L'hindouisme, le bouddhisme, le judaïsme, le christianisme, l'islam, le sikhisme, le confucianisme notamment. L'hindouisme existe depuis plus de 5 000 ans, et compte 700 millions d'adeptes. Le bouddhisme, fondé il y a 2 500 ans, réunit plus de 300 millions d'adeptes. Quant à l'islam, il rassemble 700 millions de fidèles ; n'oublions pas que le premier pays musulman au monde est l'Indonésie, qui se situe en Asie. 85 % des non-chrétiens sont en Asie.

La jeunesse. L'Asie représente 4,3 milliards de personnes, soit 60 % de la population mondiale actuelle et 40 % d'entre eux sont âgés de moins de 25 ans.

C'est un continent de jeunes, un continent de pauvres et le berceau des principales religions et cultures du monde.

L'Asie aujourd'hui

Si le monde était un village de 100 personnes, 60 personnes vivraient en Asie, 12 en Europe, 13 en Afrique, 9 en Amérique du Sud, et 5 en Amérique du Nord. Ce continent immense est marqué par des transformations rapides et profondes qui induisent des changements sociaux essentiels. Sur le plan

* Charles Bertille est vice-président de *Fondacio* et coordinateur de *Fondacio Afrique*.

géographique tout d'abord. Les villes ont mis des siècles à se construire en Europe. Elles surgissent et poussent comme des champignons en Asie. On compte plus de 30 mégapoles (population supérieure à 10 millions). Manille, par exemple, qui héberge une population de 15 millions de personnes, de jour, et 13 millions, de nuit. C'est-à-dire que 2 millions de personnes font quotidiennement l'aller-retour entre la ville et la campagne.

On observe une triple prise de conscience chez les asiatiques :

- une résurgence des religions traditionnelles, contrairement à toutes les prédictions qui annonçaient au contraire la fin du religieux ;
- une conscience acérée des identités culturelles locales et de la diversité des peuples, mettant un terme au complexe d'infériorité issu du colonialisme ;
- une prise de conscience de la société civile, et en particulier des pauvres, de leur puissance et de la légitimité de leurs attentes. Cette prise de conscience est notamment le fruit du travail des institutions religieuses, mais aussi des mouvements communautaires et des médias sociaux.

De nombreux défis

• *Les inégalités.* L'accroissement du fossé entre les riches et les pauvres, l'émergence des élites, la globalisation dépourvue de conscience des marchés, l'accaparement des terres par les multinationales... Ce nouveau colonialisme est le fait d'élites économiques et politiques. De nouvelles dynasties se créent, souvent issues de familles autochtones. En somme, une sorte de féodalisme semblable à celui qui a existé en Europe se met en place.

• *L'intégration nationale.* La multiplicité des groupes ethniques, le développement du fondamentalisme religieux, le détournement par la politique d'espaces autrefois détenus par d'authentiques religions, et la récurrence des régimes autoritaires de quelque obédience ou idéologie qu'ils se réclament fragilisent et morcellent les identités. On le voit au Pakistan, au Sri Lanka, au Myanmar, dans certaines régions d'Indonésie.

• *La modernité.* Comment harmoniser la tradition et la modernité ? Au contact de la technologie, des sciences, l'Asie est en mutation et semble incertaine quant à ses valeurs et au chemin qu'elle doit emprunter.

Quel développement ? Et pour qui ?

Le modèle capitaliste, utilitariste, basé sur la raison et sur la philosophie des Lumières, entraîne la fragilisation de certains secteurs et de certaines popula-

tions, les jeunes, les pauvres, les marginalisés sans oublier que ce modèle est destructeur pour l'environnement. Six ou sept décennies après leur indépendance, les pays sont moins que jamais tentés par ce modèle de développement. Le développement économique se retrouve confronté à une vraie crise morale : si le développement n'est plus vu comme une fin en soi, mais comme une trajectoire nous conduisant vers l'avenir, alors ce développement se doit d'être durable. Et pour être durable, il doit être en intégrité. Le pape François, dans son encyclique *Laudato si'*, a souligné à juste titre que nous les humains, nous ne sommes qu'une partie de l'écosystème et non son centre. Il affirme que « le développement authentique de l'homme a un caractère moral », et il exprime la nécessité d'une « écologie intégrale ». Il nous invite à examiner ce qui est « la relation intime entre les pauvres et la fragilité de la planète » et la « culture du jetable » qui domine aujourd'hui. Nous avons besoin de « ralentir et regarder la réalité d'une manière différente, pour récupérer les valeurs et les grands objectifs balayés par nos délires effrénés de grandeur ». Le mode de développement actuel, basé sur le capitalisme, la monoculture, les pesticides, les déplacements de peuples autochtones, ne peut plus continuer. En Malaisie, la déforestation peut atteindre 100 000 ha par an !

Qu'en est-il de notre modèle alternatif de développement ?

Je voudrais partager avec vous trois petits exemples de notre approche du développement.

1. En l'an 2000, lorsque je suis venu pour la première fois en Birmanie et que j'ai visité la région de l'Irrawaddy, j'ai été sidéré par la pauvreté. Dans la capitale, alors que nous roulions vers le sud, nous avons dû nous arrêter à 14 checkpoints. La santé, l'éducation, la politique, la société civile, tout s'était effondré ! Et face au pouvoir militaire, une seule institution tenait encore : la religion. Ses temples, ses églises, ses mosquées étaient les seuls lieux de consolation pour ces populations déplacées, dont les villages avaient été incendiés, les seuls lieux où les enfants pouvaient recevoir un semblant d'éducation. Nous avons commencé par créer *Caritas* au niveau national et par mettre sur pied des équipes dans tout le pays. L'Unicef, voyant que le seul moyen d'aider ces populations consistait à passer par les institutions religieuses, a engagé ces dernières à mettre en œuvre des programmes d'aides aux mères et à l'enfance. Cela n'a pas seulement contribué à l'émergence d'une bienveillance entre nous tous, mais a aussi permis de faire naître une

manière de penser et une collaboration sociale unique en son genre. Ensuite ce programme a été développé et promu par l'Unicef dans les pays voisins. Imaginez un modèle sortant de l'expérience d'un pays pauvre et ravagé par la guerre. Cinq ans plus tard, *Fondacio* a lancé un programme en direction de la jeunesse afin d'éduquer celle-ci au *leadership*, d'éveiller chez ces jeunes la conscience de la situation et de leur offrir, outre des compétences, la confiance en soi nécessaire pour faire avancer les choses. Le programme se poursuit. En 10 ans, 350 jeunes adultes ont été formés localement et à l'étranger et beaucoup sont désormais employés dans la société civile. Nous animons aussi des clubs où nous réunissons des jeunes de différentes religions qui témoignent de leur solidarité au travers d'actions communes. Cela favorise la compréhension mutuelle, la bienveillance. Cela va à l'encontre des convictions des organisations européennes ou américaines de promotion du développement qui se méfient des religions et prônent une laïcité stricte. L'idée que la spiritualité puisse fertiliser le terreau du développement reste tabou. La société est non seulement désacralisée, dé-religionisée, mais aussi vidée de l'éthique. Cette dé-religionisation entraîne un malaise croissant.

Les sociologues nous ont prévenus que moins on laisse de place aux authentiques religions, plus on laissera fleurir les fondamentalismes. En agissant ainsi, l'Occident fait preuve d'amnésie, il oublie que ces fondamentalismes sont les produits dérivés de leur propre développement ! Aujourd'hui, nous sommes terrorisés par le mélange explosif issu de la mondialisation économique et du fondamentalisme religieux. Chacun sait pourtant que ces groupes extrémistes sont financés par certains pays du Golfe et armés par les pays producteurs d'armes. Les Européens doivent désormais unir leurs voix pour encourager leurs gouvernements et leurs fabricants d'armes à repenser la notion de « guerre juste » qui a trop souvent servi à « justifier » des conflits injustifiables.

Je voudrais proposer que les religions, les cultures et les spiritualités nous apprennent à imaginer le monde différemment. L'Asie regorge de diverses cosmologies qui fondent des visions innovantes de la durabilité. Ces visions sont nourries par la « relation triadique dynamique » entre le monde humain, le monde naturel et le monde des esprits. La diversité femmes/hommes, le poids des aînés, les guérisseurs, les mystiques, les sages, les chamans et l'esprit-médium en Asie tirent leur subsistance de ces sources sapientielles et mystiques.

2. Nous proposons aux jeunes des formations courtes pour développer leurs compétences, leurs valeurs, leur *leadership* ainsi que certaines bourses d'étude. Nous les encourageons à rester eux-mêmes, à rêver un peu, à devenir des contributeurs sociaux, à s'engager pour donner à leur vie un sens profond. Beaucoup de jeunes sont attirés comme par un aimant, par la société de consommation et ses promesses. Nous voudrions nous tourner plus encore vers les autres religions et vers les plus pauvres. Nous trouvons des moyens de les aider sans les assister. Nous avons appris qu'il ne faut jamais rien donner de manière gratuite ou automatique, car cela mène à l'échec, mais qu'il faut encourager les jeunes et les pauvres à devenir co-responsables de leur avenir. On amène les jeunes à essayer de comprendre ce qui se passe dans la vie, comment cela se passe, ce que cela signifie et comment ils vont y répondre (grâce à une immersion sociale). Ce qu'on peut résumer en quatre mots : expérience, analyse, réflexion et enfin réponse-action. Notre approche est chrétienne, mais respectueuse de la tradition de chacun. Je peux être bouddhiste, musulman, je suis renvoyé aux fondements de ma tradition. Nous sommes une ONG, nous ne voulons pas être une NGO (No God Organisation). La spiritualité nous propose de commencer à être nous-mêmes afin d'apprendre à être avec nos sœurs et nos frères en solidarité, à l'écoute.

3. Au Laos, où les institutions religieuses ne sont pas autorisées à participer au développement social et où les migrations sont importantes, ces jeunes adultes se lancent dans l'entrepreneuriat social. Ils aident les femmes dans les campagnes à mettre en place des petits projets générateurs de revenus. Ils ont aussi l'intention de lancer des formations en langue et de promouvoir d'autres aptitudes, valeurs et compétences.

Finalement, qu'avons-nous à apprendre des pauvres ? Comment peuvent-ils nous aider à ré-imaginer le monde ? Ils sont souvent plus proches de la terre, de la nature. Ils ne vivent pas seulement « de la nature » ; mais ils la protègent aussi. Dans les cités d'Asie, les *squatters*, comme on les appelle, sont en quelque sorte des pionniers de la cité. Ils sont venus pour apporter leur force de travail et leur aide pour renforcer la ville. Par leur mode de vie si modeste, ils vivent au plein cœur des tempêtes de la vie, proches des fragilités humaines et, donc, se révèlent proches et solidaires des autres êtres. Depuis trois décennies, et avec des moyens très modestes, *Fondacio Asie* a travaillé avec les populations urbaines pauvres dans les squats de Manille, Smokey Mountain et Payatas. Nous avons fourni un accès à l'eau potable, des services

de soins, des services paramédicaux à domicile. Nous avons proposé des formations et des animations pour les femmes et les jeunes, des bourses.

Je voudrais vous montrer une photo prise à Payatas. Payatas est une ville construite sur une décharge où habitent quelques milliers de familles, au milieu des déchets. De cette poubelle sont sortis trois jeunes qui ont fait des études brillantes, l'un a réussi un master en éducation, l'autre en gestion, le dernier en psychologie de l'éducation. Ces trois jeunes sont aujourd'hui intégrés dans nos équipes de formation. À leur tour, ils viennent pour former d'autres jeunes envoyés par les évêques. Ces jeunes sont pleins de richesses et de talents. L'un d'eux, la première fois que je l'ai rencontré, n'osait pas me regarder dans les yeux. Aujourd'hui, il est capable d'animer des débats. Là, on a un vrai retour sur investissement !

Le changement climatique et ses conséquences

J'étais en Birmanie – le Myanmar, en birman – quand le pays a été touché par le cyclone Nargis, avec pour bilan 156 000 morts et 800 000 personnes affectées. L'eau est montée très vite dans ce delta de l'Irrawaddy qui s'étend sur des centaines de milliers de kilomètres, sans la moindre colline. Comme disait l'archevêque : « Les pauvres, chez moi, ils ne savent pas ce qu'est le changement climatique mais ils en payent le prix depuis dix ans. » Les pays qui déchargent beaucoup de carbone (États-Unis, Chine, Europe) sont au Nord. Les pays vulnérables sont au Sud : Bangladesh, Birmanie, Afrique.

Depuis le typhon Yolanda aux Philippines, nous avons fourni des secours, un soutien psychologique et des services de réadaptation dans trois communautés. Nous nous sommes maintenant lancés dans des projets de développement à plus long terme avec les producteurs de maïs pauvres dans les montagnes. En Birmanie, nous avons demandé aux villageois de sélectionner des familles parmi les plus pauvres du village pour qu'elles puissent bénéficier d'un projet d'élevage de chèvres, dont le revenu est dédié non seulement à ces familles, mais également utilisé pour soutenir l'enseignant de l'école et lui permettre d'éduquer les enfants.

Et l'Église dans tout ça ?

Les catholiques représentent 2,9 % de la population en Asie. Si on enlève les Philippines, ils sont seulement 1,3 % ! Quel chemin l'Église propose-t-elle pour le développement ? Elle propose un développement qui serait comme

un dialogue vivant avec les pauvres, avec les cultures, avec les religions de l'Asie. Je voudrais partager avec vous cette photo d'une danse traditionnelle indonésienne. La danse indienne s'est inculturée dans la culture indonésienne. Cette danse parle d'harmonie, notion très importante en Asie. On recherche l'harmonie avec soi-même, avec son prochain, ses voisins et avec Dieu. L'Église en Asie favorise, elle aussi, l'inculturation. Jésus est vu comme le sacrement de Dieu qui, par son ministère de la réconciliation, devient le défenseur de l'harmonie cosmique. Dans cet esprit, l'Église peut favoriser une théologie du dialogue, aider à mettre en place un modèle de développement respectueux de l'être humain dans sa totalité.

FRANÇOIS PROUTEAU : Nous allons maintenant écouter les témoignages de jeunes volontaires de la Délégation catholique pour la coopération. Ils vont nous dire ce que leur séjour dans d'autres pays, d'autres cultures, a changé dans leur regard. Thomas, vous avez participé à des actions d'éducation populaire et de promotion sociale au Paraguay.

THOMAS LECOURT* : Je suis heureux de venir témoigner devant vous du séjour que j'ai pu faire au Paraguay à Asunción, entre 2012 et 2014. De quoi vous parlerai-je ? De l'Amérique du Sud ? Non. L'Amérique du Sud est trop grande, trop diverse, trop complexe et je suis parti trop peu de temps pour être légitime sur ce sujet. En revanche, je peux partir de la question qui nous a accompagnés depuis deux jours : l'interdépendance nous rend-elle solidaires ? Plus qu'une question, c'est un impératif : c'est parce que nous sommes tous interdépendants que nous devons être solidaires. Nous n'avons pas le choix. Alors, la vraie question ne serait-elle pas plutôt : dans ce contexte d'interdépendance, comment être solidaires ? Autrement dit, comment inventer de nouvelles solidarités comme nous y ont appelés les frères de Taizé il y a quelques années. Les changements dans la société et dans le monde sont aujourd'hui tellement complexes, tellement rapides, tellement cruciaux qu'il faut être inventif, imaginatif et créatif. Les schémas classiques d'aide au développement montrent leur limites. Il faut trouver d'autres moyens d'agir.

* Thomas Lecourt était volontaire de solidarité internationale avec la DCC entre 2012 et 2014.

Une définition simple de la solidarité se résumerait à l'idée que la solidarité est la relation entre des gens conscients d'appartenir à une même communauté d'intérêts et se sentant investis de l'obligation morale de ne pas desservir les autres. Voire de les aider. Mais déjà se pose une première question : quand on dit « aider », on suggère que l'on va faire quelque chose. Faire quelque chose *pour* l'autre, faire quelque chose, parfois, *avec* l'autre. Mais une nouvelle forme de solidarité, ce pourrait peut-être aussi juste *être*. Être là, être avec l'autre, et ensuite éventuellement agir ensemble. Pour ma part, c'est la seconde option que j'ai voulu essayer en expérimentant une nouvelle manière d'être là avec l'autre.

Être volontaire de solidarité internationale

Je me suis donc engagé comme volontaire de solidarité internationale (VSI). Être volontaire, c'est partir quelque part, c'est partir dans un endroit où vous ne connaissez personne. Vous arrivez les mains vides, vous n'êtes pas attendu, mais vous venez partager un moment de vie. Je suis donc venu là pour écouter, en essayant de faire en sorte que dans le cadre de chaque rencontre, on se renvoie de la lumière l'un à l'autre. Car peut-être ma libération est-elle liée à la libération de l'autre. Inigo¹, le service de volontariat jésuite, et la DCC² m'ont proposé le Paraguay. J'y suis resté trois ans, dans le Bañado Sur, un quartier défavorisé de la capitale construit autour de la décharge et où vivent plus de 30 000 personnes.

Dans le Bañado, le « développement durable » est un concept qui ne parle guère aux gens. Il faut donc repartir de la réalité. Quelle est-elle ? Il y a des enjeux sociaux, des conditions sanitaires désastreuses, des inégalités criantes à tous les coins de rue. Il y a aussi des enjeux politiques marqués par une forte corruption, par la déforestation, etc. Mais ces enjeux sont tels qu'un simple volontaire ne saurait apporter de solution. Plus intéressant et plus fécond est de s'imprégner de la spécificité de la culture guarani. Au Paraguay, la langue guarani, qui est une langue indigène, est omniprésente. Tout le monde, ou presque, parle guarani. Au-delà de la langue, il y a aussi la culture, ses mythes, sa cosmogonie fondée sur le rapport quotidien qu'entretiennent les populations avec la nature. On trouve notamment un élément fondamental, la « quête de la terre sans mal », décrite par les Indiens comme un lieu indestructible où les fruits poussent tout seuls et où l'on ne meurt pas. La « quête

¹ www.inigo-volontariat.com

² <http://ladcc.org>

de la terre sans mal » a motivé les tribus nomades à bouger. Cette quête n'est pas seulement la recherche d'un lieu physique mais aussi l'espoir d'un mode de vie en harmonie avec les autres. Je crois que dans le Bañado Sur, les gens sont plus motivés par la « quête de la terre sans mal » que par les objectifs du développement durable (ODD).

Mais comment définir cette quête ? Un ami me disait qu'au fond, plusieurs représentants de la société paraguayenne et indigène s'accordaient à dire que la « quête de la terre sans mal » aujourd'hui, c'était probablement l'écoute, le *savoir écouter* (*Nehendu kua 'a* en guarani). Ils craignaient de ne plus savoir écouter. Ne plus savoir écouter la nature, soi-même, la communauté, ne plus savoir écouter quelqu'un ou quelque chose de plus grand que soi. Accueillir l'autre, coexister avec l'autre, c'est avant tout l'écouter. Par l'écoute, l'interdépendance nous rendra plus solidaires. Et plus encore : c'est en faisant l'expérience de la solidarité, lointaine et proximale, ici ou ailleurs, qu'on peut faire l'expérience de cette dépendance des uns aux autres, l'expérience d'appartenir les uns aux autres. La solidarité, entendue dans son sens le plus profond et non pas seulement comme quelques actes de générosité sporadiques, peut être une manière de faire l'histoire (selon les paroles du pape François lors de la Rencontre mondiale des mouvements populaires à Rome en 2014).

Et justement, l'écoute est aussi quelque chose de très important à apprendre quand on s'initie à la musique, surtout à la pratique musicale collective. Au Paraguay, je me suis impliqué dans un projet d'initiative locale. Ce projet regroupait des jeunes voulant faire de la musique. On a créé l'orchestre des instruments recyclés¹. Cateura est un bidonville, une décharge. La devise de l'orchestre de Cateura est « Le monde nous envoie ses déchets, on lui renvoie de la musique. » Car au fond, comme le dit un jeune de l'orchestre, « le monde serait inutile s'il n'y avait pas de musique ».

L'orchestre, dirigé par Favio Chávez, joue avec des instruments fabriqués à partir des ordures. Il s'est produit dans plusieurs grandes salles dans le monde entier. Ce projet se positionne notamment contre cette culture des déchets. Il montre la miraculeuse capacité de résilience de l'être humain, son imagination créative. Cet orchestre est un témoignage de la foi en l'homme. Avec ce projet, il s'agit de donner l'opportunité aux jeunes de développer des qualités nécessaires pour devenir un bon musicien : le silence, la patience, la beauté,

1 Orquesta de Instrumentos Recicladados Cateura (www.orestarecicladoscateura.com)

l'engagement, le sens de l'effort. Toutes ces qualités ne sont pas seulement indispensables en musique, elles leur permettront d'avancer dans la vie. Et c'est bien là le but ultime : leur donner des armes pour lutter contre le cercle vicieux dans lequel ils sont enfermés, celui de la pauvreté. Car moins on a d'opportunités et plus on est pauvre. Et réciproquement ! J'ai été témoin de changements majeurs chez ces jeunes qui, grâce à la musique, lèvent la tête et prennent leur vie en main. Ils se mettent en marche. Je crois qu'on peut appeler ça du développement durable.

Qu'est-ce que cela a changé pour moi ? Je suis de retour depuis quelques mois en France. Ai-je profondément changé, ai-je trouvé le sens de ma vie ? Je ne pense pas. Mais je suis désormais riche de cette expérience. Je suis dans une phase de transition : il faut que je me réinsère et j'espère que dans mes choix, mes engagements ultérieurs, j'aurai à l'esprit cette idée d'écoute. L'idée d'être attentif, d'être aux aguets, de laisser de la place au temps, de se laisser guider par l'intuition. Ce sont des valeurs que j'ai apprises là-bas, que j'ai vécues et que je voulais partager avec vous ce soir.

FRANÇOIS PROUTEAU : Guillaume, vous avez travaillé à Madagascar dans le cadre d'un projet de développement de la filière rizipiscicole. Amandine, vous étiez en charge de la formation de techniciens agricoles malgaches. Vous nous apportez un témoignage à deux voix.

AMANDINE SCHLUR* : Nous sommes partis en 2010 pour deux ans et demi à Madagascar dans le cadre d'une mission de la DCC. Nous avons tous les deux suivi des formations techniques dans le secteur de l'agriculture et c'est donc à des projets de développement agricole que nous nous sommes consacrés. À Madagascar, nous avons découvert un pays et une culture totalement différents de la nôtre. À titre d'exemple, permettez-moi de vous citer une anecdote. Un jour, on nous demande : « Savez-vous pourquoi ici les tombeaux sont en pierre et les maisons en terre ou en feuilles de bananier ? » La réponse ? « À Madagascar, les tombeaux sont en pierre car on y passe beaucoup plus de temps. » Nous avons compris qu'il nous fallait revoir notre vision du temps, de la vie, du développement, du changement.

* Amandine et Guillaume Schlur étaient volontaires de solidarité internationale avec la DCC entre 2012 et 2013.

Nous allons tout d'abord partager avec vous les enjeux que nous avons ressentis. Puis tenter de témoigner de la manière dont ce volontariat nous a changés et a transformé notre rapport au développement.

GUILLAUME SCHLUR* : Les défis à relever sont nombreux. Le premier défi de l'agriculture malgache est de parvenir à nourrir ses habitants tout en préservant ses richesses et son potentiel. Madagascar est un des pays au monde où la population croît le plus rapidement (+ 3 % par an). Par ailleurs, le pays est soumis de plein fouet aux impacts du changement climatique. On observe donc une vulnérabilité des exploitations agricoles avec notamment une période de soudure de plus en plus longue. Face à ces difficultés, l'agriculteur va être tenté de choisir des méthodes de culture conventionnelle à l'image de nos pays développés. Mais ces méthodes induisent une dépendance, elles sont coûteuses et influent de façon négative sur l'environnement. Une autre voie reposerait sur l'agroécologie, qui est une agriculture respectueuse de l'environnement et met en avant une gestion des ressources naturelles au bénéfice des plus démunis. La rizipisciculture est un exemple de ces techniques. L'association dans laquelle je travaillais développait la rizipisciculture, c'est-à-dire l'élevage des poissons dans les rizières. C'est une méthode « gagnant-gagnant ». D'un côté, on augmente les rendements en riz et de l'autre on bénéficie de protéines animales bon marché. Et ce, sans nuire aucunement à l'environnement.

En soi, l'agroécologie n'a rien de révolutionnaire : on leur réapprend ce que les anciens faisaient. Ou, plus précisément, on leur apprend à adapter ce savoir ancestral à la modernité. Ce n'est en aucun cas un simple retour en arrière car on associe la tradition et les techniques modernes.

AMANDINE SCHLUR : Un autre défi important consiste à promouvoir un développement *à partir* des hommes et des femmes qui habitent à Madagascar. Nous travaillons l'un et l'autre pour des ONG françaises. Nous avons pu côtoyer beaucoup de beaux projets de développement portés par de grandes institutions. Au bout de trois ans, ces institutions repartent, car elles ont atteint leur objectif en ayant réalisé tant d'actions ou délivré tant de formations. Tout autre était notre travail. En tant que volontaires, nous avions avant tout pour mission d'accompagner des dynamiques locales afin d'aider les populations à être les propres acteurs de leur développement. Nous sommes allés en brousse avec eux, nous les avons accompagnés, pour les aider à se structurer.

Et surtout, comme le disait Thomas, pour aller les « écouter ». L'écoute est au cœur de notre action. Il nous fallait écouter leurs besoins et créer des systèmes, des organisations, des modèles de développement agricole propres à leur environnement et à leur contexte. Nous avons beaucoup travaillé avec les organisations paysannes puisque chaque agriculteur malgache représente en termes de surface agricole et de production assez peu de chose. Notre but était de les aider à s'organiser collectivement pour une mise en commun des récoltes, du matériel et des bâtiments de stockage. L'agriculture malgache doit s'organiser au niveau du village mais aussi à l'échelle de la région et même du pays. L'État n'est pas très engagé sur les questions agricoles. Notre travail consistait à accompagner des dynamiques locales, à être aux côtés des agriculteurs, à faire révéler la valeur que les malgaches recèlent en eux-mêmes pour qu'ils prennent leur destin en main.

Il était important de ne pas arriver avec « nos solutions ». On voulait nuancer notre discours puisque nous étions des *vazahas*, des « blancs » sur les hauts plateaux. Nous savions que notre vision n'était qu'une vision partielle et qu'elle n'était peut-être pas celle des malgaches.

GUILLAUME SCHLUR : Nous sommes partis là-bas pour aider au développement de Madagascar ; mais en fait c'est Madagascar qui nous a développés. Cette expérience nous a grandis, d'autant que nous avons eu la chance de partir en couple. Amandine et moi sommes deux ingénieurs. Mais les gens là-bas, ils sont ingénieux. Nous nous sommes posé la question de ce que signifiait le développement. Nous avons pu appréhender le fait qu'il existe d'autres modèles de développement que le modèle économique dominant, et d'autres possibilités que cette dualité pays développé/pays sous-développé. Il faut construire d'autres visions du développement. À nous de trouver des indicateurs.

AMANDINE SCHLUR : Ce qui m'a profondément marquée, c'est le sentiment de retrouver un bon sens et une logique. On parle beaucoup du « bon sens paysan ». Pour un producteur, retrouver le « sens » de ce qu'il produit est essentiel. Et pour le consommateur, ce « bon sens » consiste à retrouver des actes d'achat plus directs, plus locaux, à manger des produits de saison. C'est tout bête, mais on l'a vraiment senti là-bas. Et puis cette expérience a transformé nos modes de vie et nos modes de consommation. Nous avons eu l'impression, quand nous sommes rentrés en France, d'être devenus radins. En

tous les cas, les gens nous renvoyaient cette image. Je ne crois pas être devenue « radin ». Mais je ramasse les meubles dans la rue, je m'habille aux friperies, quand mon téléphone est cassé je le bidouille, je me débrouille. Comme les Malgaches, on est devenu ingénieux. Pour certains, cette ingéniosité, ce sens de la récupération sont catalogués comme de la radinerie. Pour nous c'est simplement une meilleure reconnaissance de la valeur des choses. Les choses ne sont pas jetables.

Cette expérience nous a renforcés dans notre engagement en France : en matière de choix professionnels, nous voulons continuer à travailler dans le développement agricole. Au quotidien, cela a également raffermi certaines de nos convictions. Nous n'en sommes pas venus à rejeter la société française. Mais nous sommes devenus un mix des deux cultures. Et nous essayons d'habiter tout cela en harmonie.

Débat

TABLE DES QUESTIONS* : *Soixante ans après avoir obtenu l'indépendance et malgré toute l'aide au développement consentie, les pays africains restent peu développés. Le niveau de pauvreté demeure élevé. Est-ce qu'au fond, le vrai développement ne demanderait pas aussi une vraie démocratie ? N'est-ce pas cela qui manque à l'Afrique ? Et dans ce cas, les chrétiens africains ne devraient-ils pas s'engager en politique pour faire éclore une démocratie sociale ?*

ANTOINE DZAMAH : Il faut faire un constat lucide : beaucoup de chrétiens africains sont engagés en politique. Nos hommes politiques ne se nomment-ils pas Blaise, Thomas, Paul ou Joseph ? La plupart de nos dirigeants sont sortis des écoles tenues par les missionnaires. Ils sont donc chrétiens. Oui, mais l'Évangile est-il au cœur de leur vie ? Quelles sont leurs convictions ? Quel esprit de l'Évangile les habite ? C'est un défi pour l'Église en Afrique de faire en sorte que progressivement l'Évangile pénètre les cœurs, ainsi la démocratie, qui est une grande aspiration des peuples africains, pourra éclore. Cette

* Arnaud Broustet et Annabel Desgrées du Loû, membres du conseil des Semaines sociales de France, relaient les questions des participants.

aspiration est trop souvent étouffée. L'Occident a, me semble-t-il, une grande responsabilité, car on a l'impression que nos dirigeants nous sont imposés ; j'espère que ce n'est qu'une impression, mais c'est ainsi qu'on le ressent !

Il appartient à tous les peuples de la terre de s'engager vraiment sur ce chemin de démocratie. Car là où cet esprit règne dans les communautés, dans les villages, là où se mettent en route le dialogue, les échanges, là où les processus de consensus, les prises de décision mobilisent l'ensemble du groupe, là peuvent se produire des miracles.

– Dans vos engagements locaux, le dialogue interreligieux a-t-il sa part et, si oui, quel rôle joue-t-il ?

ANTOINE DZAMAH : Bien sûr ! Ce dialogue est incontournable. J'ai été très touché ce matin en entendant la relecture théologique de cette journée. Ce dialogue, nous y aspirons profondément. Mais l'Église chez nous est encore trop réticente pour engager cette démarche. Cette démarche de rencontre exige d'aller recevoir, d'aller écouter, de se laisser interpeler jusqu'au bout. Nous le faisons certes. Mais nous sommes encore bien en deçà de ce qu'il faudrait.

Là où ce dialogue existe dans les villages et les communautés, les choses bougent. C'est vraiment ce dialogue qui permet aux communautés d'avancer et c'est d'autant plus important quand on voit ce qui se passe aux portes de nos pays. Ce qui se vit au Nigeria ou au Cameroun à travers Boko Haram doit nous interpeller fortement, nous chrétiens, pour cultiver le dialogue.

– Amandine et Guillaume, utilisez-vous des techniques et des espèces traditionnelles qui donnent des rendements moins élevés, mais sont moins consommatrices en eau ?

AMANDINE SCHLUR : Nous avons forcément respecté les pratiques déjà existantes, les variétés locales, les techniques ancestrales. Si ces espèces avaient été choisies, si ces méthodes avaient été développées, c'est qu'elles avaient du sens. En élevage aussi, les races locales sont préférées par les agriculteurs et par les consommateurs. Nous n'étions pas là pour importer des variétés plus productives, cela n'aurait eu aucun sens, mais pour essayer de comprendre les limites des pratiques utilisées, et surtout pour que les agriculteurs eux-mêmes trouvent des solutions.

– Vous êtes tous engagés localement. Comment mieux articuler le niveau local et le niveau politique mondial ?

THOMAS LECOURT : Du Paraguay, je reviens avec l'idée de l'écoute. Une vraie écoute, sincère, authentique constructive, active. Cette écoute permet d'articuler mieux ces questions entre le global et le local. Je ne suis pas convaincu du tout que tout viendra du global, loin s'en faut. Beaucoup d'initiatives, d'inventions se font directement, sans le truchement des instances politiques. L'orchestre en est un exemple : avec un peu de bon sens, de créativité et de volonté on peut faire beaucoup !

CHARLES BERTILLE : Quand, en Birmanie, il a été décidé de distribuer des bourses pour lutter contre le sida, nous avons essayé d'aider les associations chrétiennes et aussi les autres associations à avoir accès à ces bourses. Mais les personnels locaux avaient du mal même à remplir le formulaire ! Il a fallu instaurer une formation simplement pour leur apprendre à remplir ces deux pages. Cet exemple montre que l'international et le local, parfois, ont du mal à se coordonner.

– Quel regard portez-vous sur la concentration urbaine ? Y a-t-il des points positifs ?

CHARLES BERTILLE : Les jeunes aiment vivre en ville ; c'est plus facile, c'est à la mode, on noue des contacts. Mais on trouve aussi en ville de nombreuses populations poussées par la nécessité, et ayant dû quitter par obligation la campagne. Il faut être vigilant face à certaines mutations en cours en Asie. Je pense à une expérience qui se déroule au Laos : avec la mondialisation, beaucoup de paysans sont en train de souffrir. Des entreprises, notamment chinoises, achètent les terres, elles repoussent les paysans. Les gens n'arrivent pas à entrer dans ce nouveau mode de fonctionnement. Autrefois, ils possédaient la terre ; ils se retrouvent ouvriers agricoles. Dans les plantations de caoutchouc, les ouvriers agricoles ne sont pas payés pendant 4 mois. Comment voulez-vous que la famille tienne ? Ce mode de développement est destructeur. N'y a-t-il pas d'autres formes de développement qui pourraient être en dialogue avec le peuple local ?

– *En Afrique, quelle est la place des femmes dans ces enjeux de développement ?*

ANTOINE DZAMAH : Elle est éminemment importante. Beaucoup de choses peuvent changer grâce à l'éducation des filles. Il y a 20 ou 30 ans, peu de filles étaient scolarisées. Avec mon organisation, nous nous sommes engagés dans l'éducation. Nous avons notamment organisé des concours d'orthographe et de calcul. Depuis trois ans, ce sont les filles qui arrivent en tête ! C'est une très bonne nouvelle. Dans beaucoup d'organisations, d'associations, quand les femmes sont engagées, ça tient la route pour longtemps !

On dit souvent que les femmes sont une chance pour l'Afrique parce qu'elles gardent encore beaucoup de valeurs, de richesses qui sont dilapidées dans nos sociétés. Dans *Fondacio Afrique*, nous avons un certain nombre de femmes à des postes de responsabilité. C'est une très bonne nouvelle.